

4me rangée.—MM. Costigan et Cimon, Wilson et Farrow, White (Routure) et Haggart, McDonnell et Langlois, Gibson et McDonald (Cornwall), McLennan et Casey, Stuart et McDonald (Cap Breton), Fréd. Mackenzie.

5me rangée.—MM. Roscoe et Dewdney, Ferguson et Jones (Leeds), Boyer et Barthe, Desjardins et Chisholm, Biggar et Bertram, Wood et Blackburn, Cockburn et Harvey, l'hon. Flynn et McGreevey.

6me rangée.—MM. Hurteau et Monteith, McQuade et McCallum, Orton et Rouleau, Montplaisir et Hall, l'hon. M. Aylmer et Pettes, McIntyre et McIsaac.

7me rangée.—MM. Gaudet et Pinsonnault, Riel et Dawson, Bunster et Cunningham (New Westminster), Patterson et Fleming, Walker et McLeod, Donahue et Moffat, Borden et Oakes.

Monsieur le Rédacteur,

L'article que vous avez publié samedi, au sujet de la prochaine célébration de la fête nationale à Montréal, reflète l'opinion générale, j'en ai la conviction.

Il est regrettable, sans doute, que nos compatriotes de l'Etat de New-York se soient liés si hâtivement à des engagements pour leur convention de 1874.

Tous, en Canada, regretteront sincèrement de ne pas voir ces sociétés que des obstacles insurmontables semblent empêcher de paraître à la première revue de nos forces nationales en Amérique, le 24 juin prochain.

Quoiqu'il en soit, la célébration de Montréal ne saurait être remise.

La circulaire de nos amis de New York offre à notre attention plusieurs raisons d'empêchement pour eux de se rendre à l'invitation du Canada. Suivant nous, il n'y a qu'une seule raison sérieuse, celle à laquelle je fais allusion plus haut. La question du centenaire pour l'année 1875 n'a pas sa raison d'être ici. En effet voyons.

Les Américains viennent, en 1775, envahir sans raison notre pays, et suppliant les Canadiens de se rallier à eux pour le triomphe de leur entreprise. Ces derniers refusent; et l'histoire proclame qu'ils ont bien fait. Rendus sous les murs de Québec, les principaux chefs de l'invasion américaine, Arnold et Montgomery, subissent la plus humiliante des défaites et y trouvent la mort.

Il ressort de ce fait, que l'Angleterre doit aux Canadiens-Français, à la conservation de ce pays, conquis quinze années auparavant, et que sans la fidélité des Canadiens à la domination anglaise et la neutralité de la masse du peuple, l'Angleterre perdait sa glorieuse conquête de 1760!

Il n'y a donc pas raison, pour les Canadiens, de fêter l'anniversaire proposé: car cette manifestation serait injurieuse au peuple qui fut alors vaincu; ni les Canadiens vivant aux États-Unis, ni ceux du Canada, je le sais, ne voudraient porter l'injure contre une nation amie, sous quelque forme que ce soit.

Quant au nouveau régime du peuple canadien, à cette époque, tel que mentionné dans la circulaire, il n'existe pas. Ce ne fut qu'en 1791 que le peuple canadien passa du régime martial ou militaire au régime constitutionnel, tel que consacré par "l'Acte de Québec."

Votre tout dévoué,

STANISLAS DRAPEAU.

Ottawa, 4 mai 1874.

On lit dans la *Minerve*:

Dans l'entre-filet que nous avons publié hier matin au sujet de la requête des photographes, il s'est glissé une énorme coquille. Nous avions écrit que Michel Ange préparait sa palette le samedi, et l'on nous a fait dire que le grand peintre préparait sa galette, etc.

Cela rappelle une fameuse faute typographique qui faillit faire mourir Alfred de Musset. Il avait écrit: "exhaler ses soupirs;" on imprima: "exhaler ses sopers."

L'hon. M. Mackenzie a déclaré que la Chambre s'ajournerait probablement le 25 du courant.

Une dépêche reçue de Québec, vendredi dernier, nous apprend la triste nouvelle suivante:

La glace s'est amoncelée à une hauteur considérable, aux estacades de M. Blais. Les vapeurs du gouvernement *Druid* et *Napoléon III* ont sombré, ainsi que le *Georgia*, de la Cie. des ports du Golfe. Le *Miramichi* est considérablement endommagé.

Les remorqueurs *Royal Mersey* et *Castor*, et trois goëlettes, sont perdus.

Les pertes sont évaluées à plus d'un million de piastres.

D'après des dépêches reçues de Fort Garry, Riel serait rendu parmi ses constituants, et que les Métis se livrent à son égard à des démonstrations très vives. On lui aurait fait une ovation, et ses amis protestent contre son expulsion et travaillent à sa réélection.

Le *Canadien* dit que l'entrepreneur du chemin de fer de la Rive-Nord s'est mis à la besogne en arrivant d'une manière non équivoque. Les demandes de soumissions pour les différents travaux entre la Passe-Paradis et la rivière Ste. Anne sont déjà annoncées. Lundi prochain l'entrepreneur demandera des soumissions pour les mêmes travaux entre la rivière Ste. Anne et Trois-Rivières. Cette partie est très importante, elle comprend les ponts de Ste. Anne, Batiscan et St. Maurice. Il y a aussi la partie entre St. Sauveur et la Passe-Paradis qui n'est pas terminée.

Tous ces travaux seront donnés aux entrepreneurs d'ici à la fin du mois, et nous engageons tous ceux qui ont l'intention de soumissionner, de faire diligence et de ne compter sur aucun délai.

## LES RUINES

DE

# MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR

M. LEON BESSY.

(Suite.)

XLVI.

Les paroles que le vieux gardien disait avoir entendues de la bouche du pilote, montraient les progrès que faisait dans le public l'idée de l'inutilité des ordres religieux, idée soutenue avec opiniâtreté par les uns, et courageusement combattue par d'autres. La guerre civile, qui se prolongea pendant sept ans, avait déjà commencé, en sorte qu'il nous fallut interrompre nos missions de l'automne et du printemps. Enfermés dans notre couvent, nous ne pouvions respirer que de nos fenêtres l'air pur des bois qui nous entouraient, et nous nous privions même de nos promenades du jeudi. Quelques-uns de nos amis avaient quitté le couvent, disant que dans ces jours d'anxiété publique, les camps étaient le vrai théâtre des missions. Nous étions parfois surpris au milieu de nos exercices religieux par le fracas des armes, les clameurs des combattants, les acclamations enthousiastes des vainqueurs, et les cris de détresse des fugitifs; mais alors, loin d'interrompre nos prières, nous les prolongions, au contraire, jusqu'à ce que le silence fût rétabli dans notre solitude. Quand nous entendions tout à coup le roulement du tambour ou le son aigu de la trompette, nous nous rendions à l'église, comme au signal d'une cloche nouvelle; et là, la face contre terre, nous chantions à demi-voix les psaumes les plus propres à attirer sur notre pays les miséricordes du Seigneur.

Un jour je reçus une lettre d'un de ceux qui avaient quitté notre demeure. Elle était ainsi conçue:

LE GUERRILLERO A MANUEL.

En cas de guerre civile, celui qui ne se prononce pour aucun parti est un homme sans honneur. C'était une des lois d'Athènes.

Range-toi du côté des bons; ne reste pas un instant de plus parmi les méchants; éloigne ton pied de leurs voies, car elles conduisent à un abîme. N'est-ce pas là ce que tes lèvres répètent chaque jour?

Dans les moments de crise, je ne vois plus dans la société que des hommes ou des femmes; tout homme qui tremble ou hésite, est une femme.

Les grandes injustices amènent les grandes commotions. C'est alors que le talent se produit, et la destruction ne saurait l'atteindre; des flots de sang l'environnent, mais il surnage.

Tu dors; secoue ta léthargie. Le pays t'appelle; qu'est-ce que la vie sans la gloire? Hier on a dit: "Un homme est né," et demain l'on dira: "Un homme est mort;" et quelqu'un demandera: "Qu'a fait cet homme?" S'il n'a rien fait, il reste mort; s'il a été un héros, alors commence pour lui une nouvelle vie.

La patrie ne sait pas encore si tu es un homme; viens le lui dire, car l'heure a sonné.

LE GUERRILLERO.

Je remis cette lettre au père Joseph, et sur son avis, j'y répondis de la manière suivante:

MANUEL AU GUERRILLERO.

Bien-aimé frère,

Se peut-il que tu cherches la gloire là où tu ne vois que des champs dévastés, des moissons incendiées, des villages pillés, et des milliers de familles plongées dans le deuil et le désespoir? Ignore-tu donc, infortuné, que ce n'est pas en parodiant par nos impuissantes foudres les foudres vengeresses du Ciel que nous réussirons à conjurer sa colère? Ne sais-tu pas que la Providence envoie à tous des épreuves, et que, sans qu'il soit besoin de les combattre avec l'arme des colères humaines, elles cesseront dès qu'il plaira au Dieu tout-puissant, et cela peut-être par les moyens les plus inattendus? Ah! rentre en toi-même, ô mon frère, et souviens-toi que nous avons fait vœu d'être morts au monde, et que nous n'avons plus qu'à prier sur nos tombeaux.

MANUEL.

Peu de jours après, je reçus, en réponse à ma lettre, celle qu'on va lire:

LE GUERRILLERO A MANUEL.

Blasphémateur! garde ta plume trempée dans le fiel et le venin, et crains que la colère du Dieu que tu invoques ne tombe sur ta tête. Ignore-tu donc que la terre a été souillée par ses habitants, parce qu'ils ont transgressé les lois, violé le droit, et rompu l'éternelle alliance? Et les livres saints ne te disent-ils pas qu'en punition de ces crimes la joie cessera, qu'un peuple heureux fera taire ses cris d'allégresse, la cithare sera muette, le Seigneur affligera la terre et la dépouillera, désolera son aspect et dispersera ses habitants? Pour toi, qui veux rester un habitant de la terre, tu auras en partage l'épouvante, la fosse et le lacet. Et si tu veux fuir l'épouvante, tu seras pris dans le lacet, car le monde sera ébranlé jusque dans ses fondements. N'as-tu pas lu, dis-moi, la terrible menace du prophète contre les Egyptiens, qu'au jour de la colère ils seront comme des femmes, frappés de stupeur et tremblants d'effroi? Comme eux tu peux être une femme, comme eux tu peux trembler; mais alors n'élève pas la voix comme les ministres du Dieu qui commande à la foudre. Prends la quenouille, et cache ta peur sous une robe de femme.

LE GUERRILLERO.

Quand le père Joseph lut ces lignes, je le vis joindre et lever les mains: "L'ayant vers le ciel un regard plein d'une douloureuse tendresse il me dit:

—Le Seigneur, qui permet ces maux, peut seul y porter remède. Quant à moi, Manuel, je ne cesserai jamais d'invoquer ce Dieu de paix et de miséricorde, et je n'essaierai pas de laver le sang versé autrement qu'avec mes larmes.

Je ne saurais énumérer les chagrins que nous eûmes à souffrir depuis ce moment. Presque chaque jour, les environs de notre demeure étaient le théâtre de quelque scène sanglante. C'était un moribond qui implorait les derniers secours, et près duquel nous accourions pour briser les liens dont les colères humaines enchaînaient son âme. Puis, les ennemis de la victime venaient frapper à nos portes en proférant des imprécations, et en nous adressant de furieux reproches, parce que nous avions assisté un infortuné à son heure suprême. D'autres fois, c'étaient des troupes de maraudeurs, qui, pénétrant dans le cloître, s'emparaient de nos vivres et de notre linge, et brisaient nos lits et tous nos meubles. Le père Joseph, qui était Gardien à cette époque, réunissait alors dans l'église tous les religieux; et tandis que les cours et les galeries retentissaient du bruit des armes, des pas, des cris et des blasphèmes de nos hôtes, nos chants graves montaient vers l'Eternel, pour implorer sa miséricorde et ses consolations.

—Frère Manuel, me dit un jour le père Joseph, lisez ce papier.

C'était une dépêche d'une des autorités du pays, qui, sous forme de conseil, et en exprimant des doutes sur la question de savoir si l'on pourrait ou non répondre de notre sûreté, pressait le Père gardien de quitter le collège sous quelques heures, et de se transporter avec tous les siens dans la capitale de la Province.

Quand on lut cette lettre devant l'assemblée générale des religieux, nous fûmes extrêmement émus par les gémissements et les sanglots d'un de nos frères, vieillard presque impotent. Il nous demandait de l'abandonner à la merci de la Providence, exposé à la faim et à la soif, devant la fenêtre de sa cellule. Il regardait les bois et le ciel, et ouvrait la bouche pour respirer plus librement cet air jusque-là si tranquille et si pur.

—Mes jours sont comptés, disait-il, et vous essaieriez en vain de les prolonger en m'emmenant avec vous. Laissez-les donc s'accomplir sur moi les desseins du Tout-Puissant.

—Mon frère, lui dit le père Joseph, obéissez, et ne craignez pas que le soleil cesse d'éclairer la terre parce que la nuit aura été plus ou moins longue.

Et laissant toutes choses à leur place, nous allâmes nous prosterner dans l'église devant le maître-autel, où nous chantâmes en chœur le psaume: "O Dieu, ne taisez pas ma louange."

Nous prononçâmes tous avec la plus vive ferveur les paroles du Prophète, qui semblaient vraiment avoir été écrites pour nous, et pour la triste situation dans laquelle nous nous trouvions.

"O Dieu, disions nous, publiez nos louanges pour défendre notre innocence opprimée; car mille langues se sont répandues en calomnies contre nous, et nous ont rendus odieux à tous en nous décriant sans motifs.

"Au lieu d'être sensibles à l'amour que nous leur avons toujours témoigné, ils ne cessent de nous persécuter; et souffrant tout cela en silence, nous ne leur répondons qu'en priant jour et nuit pour eux.

"Ils ont payé nos bienfaits par des outrages, et notre amour par une implacable haine."

Quand le père Joseph chanta ce dernier verset, il était dominé par un sentiment si vrai et si profond que les sanglots étouffèrent sa voix; et nous, témoins de la charité de ce digne religieux, nous ne pûmes plus faire entendre que des gémissements.

C'est ainsi que nous sortîmes du collège dont nous ne devions plus franchir le seuil.

XLVII.

Je retournai donc au couvent où j'avais fait mon noviciat. Je parcourus de nouveau ses longs corridors, ses cours spacieuses, et le jardin que j'avais cultivé. De nouveau je me prosternai devant l'autel au pied duquel j'avais prononcé mes vœux; je foulai ces dalles sur lesquelles je m'étais étendu, et où était arrivé à mon oreille ce cri douloureux qui, durant tant de jours, avait troublé mon repos. La cellule que l'on m'avait assignée cette fois, donnait sur la mer. De là, j'entendais, dans les jours de calme, le murmure monotone des vagues qui baignaient les rochers; par un temps orageux, j'interrompais souvent, malgré moi, ma prière, pour écouter le bruit des flots irrités, mêlé aux sifflements de la tempête.

J'ignorais tout à fait ce qui se passait hors du cloître; je savais seulement que la guerre civile était plus acharnée que jamais. Du reste, occupé tout le jour aux exercices religieux, je passais les heures d'étude dans la bibliothèque, presque toujours déserte. Mais je m'aperçus qu'il y avait de fréquentes réunions de religieux dans la cellule du père Provincial, et je crus remarquer des signes d'inquiétude sur beaucoup de visages que j'avais vus auparavant graves et impassibles. J'entendais tout à coup des pas précipités dans les corridors; les cellules s'ouvraient et se fermaient, et le bruit se perdait au loin dans la direction du lieu où se tenaient ces assemblées mystérieuses.

Une nuit on frappa très doucement à la porte de ma cellule, et le père Joseph entra.

—Levez-vous, mon frère, me dit-il, car l'heure du péril approche.

Nous étions au milieu de l'été, et j'avais laissé ma fenêtre entr'ouverte. Elle laissait pénétrer les rayons de la lune, qui traçaient devant moi sur la mer des sillons argentés. La nuit était calme, et l'on n'entendait pas le moindre souffle de vent. Entre la mer et ma cellule se trouvait une petite cour aboutissant au mur d'enceinte qui défend la ville de ce côté, et oppose une digue aux flots. Quand je me levai, l'une des sentinelles poussait le cri d'alarme que d'autres répétaient successivement,